



INARA VERZEMNIEKS
Mémoires des terres
de sang

hoëbeke

• ÉTONNANTS VOYAGEURS •

Étonnants voyageurs
Collection dirigée par Michel Le Bris

INARA VERZEMNIEKS

MÉMOIRES DES
TERRES DE SANG

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alexandra Maillard*

HOËBEKE

© 2019 Éditions Hoëbeke, Paris,
pour l'édition française

Texte original anglais :

AMONG THE LIVING AND THE DEAD

A Tale of Exile and Homecoming on the War Roads of Europe

W. W. Norton & Company
© Inara Verzemnieks, 2019

Couverture : Photo de couverture © plainpicture/Mohamad Itani

*À Livija, qui m'a aidée à bâtir un foyer
à partir de ce qui était perdu.*

Et à Ausma, qui m'y attendait.

Ce qui est raconté ici a eu lieu, même si je le raconte avec mon style et à ma façon.

EDUARDO GALEANO

J'ai regardé le ciel, la terre, droit devant moi et depuis lors, j'ai écrit une longue lettre aux morts sur une machine à écrire sans ruban, juste un fil d'horizon pour que les mots frappent en vain et qu'il ne reste rien.

TOMAS TRANSTRÖMER, *Baltiques*.

J'erre, perdu, dans les champs de mon père : là où j'ai laissé une prairie, j'ai trouvé un bosquet de bouleaux.

Extrait de chants populaires et poèmes symphoniques connus sous le nom de *dainas*.

I

Le chemin que je dois parcourir pour rejoindre le village perdu de ma grand-mère revient à suivre la progression d'une équation conçue pour restituer le temps perdu.

D'abord, il y a les stations-service et les chaînes de supermarchés suédois, aux enseignes toujours allumées. Viennent ensuite les vieux immeubles d'habitation datant de l'ex-époque soviétique, des blocs de béton et de cailloux aux fragiles façades écaillées comme de vieux nids de guêpes. Et les parkings souterrains, où des femmes âgées laissent des os en tas pour les chats errants.

À partir de là, la terre entame sa reconquête, l'herbe et la carotte sauvage s'enracinant au milieu de parpaings abandonnés. De temps à autre, une maison surgit, penchée, douloureuse. Là, une silhouette aux épaules voûtées tisonnera peut-être un tas de broussailles fumant dans la cour. Mais les arbres camouflent déjà ces visions entraperçues.

Parfois, une maison reste assez longtemps tranquille pour reconnaître qu'elle est abandonnée. Des pans de sa toiture écorchée dévoilent des mûriers à l'intérieur, les champs à l'extérieur hauts jusqu'au cou, déchainés.

Le centre du village s'annonce bientôt : d'abord le bruit lourd et sourd des voies de chemin de fer, puis les maisons capa-

raçonnées de bois usé couleur gris lichen. Des draps claquent sur des cordes à linge. Une camionnette garée sur une aire de repos gravillonnée vante les mérites de la carpe fumée. Un homme vacille jusqu'aux épaules sur une bicyclette pour enfant, le goulot d'une bouteille enveloppée de papier kraft pointant de la poche de sa veste.

Le centre résiste quelques secondes supplémentaires avant de laisser les champs réentonner leur ritournelle : colza, seigle, colza, seigle.

Enfin, les champs s'interrompent juste le temps de respirer, et de révéler une longue allée truffée d'ornières.

Une maison en briques se dresse tout au bout, moderne selon les critères de la campagne. Elle a été visiblement construite après la Seconde Guerre mondiale, bien que le soleil, la neige et la pluie l'aient titillée jusqu'à épuisement.

Le jardin est calme, en dehors de la présence de trois poules, qui maugréent tout en se frayant un chemin au milieu de l'herbe sèche. La maison fait comme si elle était vide, même si je sais que quelqu'un m'attend, à l'intérieur.

Je m'assois un moment, écoutant le moteur de la voiture refroidir et les poules sonder l'air avec leur bec à la recherche d'invisibles insectes.

Et tandis que j'essaie de réfléchir à ce que j'ai envie de dire – comment me présenter à quelqu'un que j'ai toujours et jamais connu –, la porte de la petite maison s'ouvre sur ma grand-mère.

Bien sûr, ma grand-mère, la femme qui m'a élevée, est morte depuis plus de cinq ans, à ce moment-là.

II

Voici la raison pour laquelle j'avais fait le voyage jusqu'au village perdu de ma grand-mère, niché à la lisière de la Lettonie, elle-même nichée à la lisière des nord, sud, est, ouest psychiques de l'Europe ou, comme le pape Innocent III l'a décrite au XIII^e siècle dans une bulle papale, « à la limite du monde connu » :

Parce que j'imaginai pouvoir la retrouver dans les vieilles histoires encore vivaces là-bas.

Peut-être que ce que je tente de dire, c'est que j'espérais voir, pour reprendre les propos de l'écrivaine Rebecca West, « ce que l'histoire en chair et en os signifiait ».

J'imagine que ce même espoir recyclé m'a poussée à y retourner année après année, cinq ans de suite – jusqu'à ce que je sois pratiquement convaincue de savoir comment la vie était, là-bas, à la limite du monde connu, et d'être moi-même une vieille histoire – pour au moins plusieurs semaines, voire mois, que j'arrivais à ficeler ensemble lors de chaque voyage.

Les gens se demandent « si l'on peut croire à ces vieilles histoires » alors qu'en fait, ces histoires ont toujours été crues vu que la confiance diffère de la croyance.

La croyance est de l'ordre de la foi, de la vérité, et la confiance de l'ordre du réconfort, de la consolation.

Que ce soit par réconfort ou par consolation, l'on prétendait,

dans cette région où ma grand-mère était née et où elle avait vécu jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, qu'à un moment chaque année, les morts rentraient chez eux.

Et alors qu'un consensus veut que l'arrivée des morts se lise dans les dernières tiges de blé, lorsque leurs ombres alors longues signalent que les champs sont prêts pour l'ultime passage de la faux, personne ne peut dire quelle route les morts empruntent lors de leur pèlerinage annuel, ni s'ils marchent seuls ou en procession. Maintenant que je connais bien le village perdu de ma grand-mère, je les imagine couper à travers ses rues, s'attarder devant les fenêtres du salon de beauté où les dernières mariées de l'été viennent se faire coiffer, contourner furtivement la chèvre furieuse attachée dans le terrain adjacent aux immeubles d'habitation croulants.

Bien sûr, les morts pourraient préférer passer par les forêts, où ils pourront errer le long de chemins bordés d'orties à la recherche des derniers champignons désormais noirs et aux lamelles pleines de vers. Peut-être certains d'entre eux se souviennent-ils de l'endroit où les bois abritent l'ancienne base de missiles soviétiques, des bouleaux poussant à travers les toits des quartiers à l'abandon, des vêtements trempés entassés devant l'entrée de l'ancien centre de commandement, de profonds sillons creusés dans la terre à l'emplacement des anciens lits d'ogives nucléaires.

Si les morts décidaient de traverser les champs le soir, ils pourraient se mettre en rangs derrière l'alignement de vaches aux pis lourds dont les trayons frémissants relâchent des jets de lait à chaque pas étouffé. *Majamajamaja* – « Maisonmaisonmaison » –, chantent leurs gardiens tout en faisant claquer leurs fouets au-dessus de leurs dos.

Personne ne sait s'ils décident alors de visiter leur maison d'enfance ou la dernière demeure qu'ils ont occupée. En revanche, tous savent qu'une fois l'an, les morts suspendent leur exil pour refaire la traversée jusqu'à notre monde et venir voir comment la vie continue en leur absence.

À un moment donné, cette idée, cette possibilité d'un retour, même bref, aurait été d'un grand réconfort pour les défunts comme pour les vivants : ouvrir la porte d'entrée avec l'épaule et retrouver les rangées de bottes couvertes de boue et de fumier alignées contre le mur du fond ; un chat de l'étable, secret pulvérisateur des parterres de phlox et de funkia, aux moustaches brisées et aux oreilles entaillées, tenterait d'entrer furtivement à leur suite ; et tous ceux à table planteraient leurs couteaux dans des morceaux de choux disposés sur leurs assiettes ou étaleraient une épaisse couche de beurre sur des tranches de pain noir. À chaque visite, les morts constatèrent la progression de la vie des non-morts : les nouveaux couples maladroits, chuchotant et mordant des oreillers en duvet ; les bébés clignant des yeux, emmaillotés et vagissants ; les anciens parlant avec des voix rauques et toussant dans la nuit tombante.

Et alors que les vivants n'auraient pas vu les morts pendant ce temps, ils auraient compris qu'ils étaient proches, qu'ils les observaient. Ils auraient pu prononcer leurs noms à voix haute, leur parler, leur raconter ce qu'ils avaient manqué au cours de l'année passée, voire leur attribuer une place fixe à table dans le but d'encourager leurs visites. Mais un jour, les vivants décideraient que ces visites auraient assez duré – les morts pourraient prendre leurs aises et ne plus repartir. Du coup, ils leur diraient poliment que le temps de retourner dans leur monde et d'y attendre l'automne suivant serait arrivé. Vivants et morts retrouvaient un rythme facile, à la perspective de cette réunion annuelle. Sauf que cela a été la première erreur : présumer que les choses se passeraient toujours ainsi.

Parce que admettons que soudain, une année, les morts poussent les portes de leur ancien foyer pour découvrir qu'il n'y a plus personne. Juste des pièces vides, des chaises renversées, des papiers épars, des tas d'os et de fourrures blanches dans l'ancienne cave. Difficile d'imaginer que les défunts qui auraient découvert ce spectacle pourraient vouloir s'attarder. Mais cette

situation, ce vide étant si nouveaux pour eux, ils apprécieraient peut-être d'avoir leur ancien foyer pour eux seuls, au début, et de pouvoir se souvenir sans se tromper de la façon dont les choses se passaient à leur époque. Mais combien de fois peut-on ouvrir toutes les épingles à nourrice de la boîte à couture ou poser ses paumes sur chaque miroir avant d'espérer la présence de quelqu'un qui vous rappellera que vous étiez bien là, même mort ?

Du coup, lorsque les défunts sont revenus l'année suivante et qu'ils ont vu de la fumée s'échapper de la cheminée, il est possible qu'ils aient eux aussi éprouvé une forme d'espoir. Mais à peine le seuil de la maison franchi, ils ont dû aussitôt voir que rien n'allait : le foin répandu par terre à hauteur de chevilles ; l'odeur d'ammoniac et de bouse ; les meuglements dans chaque pièce ; les sabots raclant le sol ; les dizaines de regards larmoyants croisant les leurs dans l'obscurité ; les queues frappant les murs de pièces transformées en étables.

Et même s'il arrivait que des gens reprennent les maisons des défunts aux vaches, ces nouveaux venus n'étaient pas connus des morts ni de leur entourage – des étrangers qui s'exprimaient dans une langue bizarre et qui vivaient derrière des couvertures râpées suspendues au plafond, grossières cloisons simulant un semblant d'espace personnel, mais incapables d'étouffer les bruits de la nuit, les grognements, les pas traînants et ankylosés gagnant l'arrière de la maison, jadis une chambre, désormais des cabinets de fortune, un trou creusé dans le sol au-dessus duquel chacun s'accroupit.

C'est à ce moment-là que, selon la logique des vivants, il aurait fallu tourner les talons et battre en retraite, peut-être vers la grange vide hormis un tracteur, qui indiquait que la bâtisse était une ferme collective, un engin russe au pif étroit comme celui du chien qui passait furtivement par là, voici très longtemps, pour aller discrètement fouiller les stalles. Mais que savons-nous, nous les vivants, de la façon dont les morts définissent leurs pertes ?

Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'un rituel autrefois imaginé par les vivants pour permettre aux morts de visiter les

demeures de leurs souvenirs s'était transformé en quête d'un signe de l'existence de ces foyers. Parce qu'une fois les couvertures décrochées et le tracteur disparu dans la grange, les détritiques et le verre brisé pour seules traces d'habitation, il n'est plus resté que des souris et des puces, et un occasionnel ivrogne roulé en boule par terre avec une bouteille, venu se cacher de sa femme dans un lieu où elle ne penserait jamais à le chercher. Puis, plus rien. Que du silence et du délabrement, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un bric-à-brac de planches cassées dans un champ en friche.

Ce n'était pas seulement la maison physique qui avait été perdue pour les morts : personne ne leur dédiait plus d'endroit et n'anticipait plus leur venue, désormais. Au cours des années récentes, tous les descendants potentiels des morts ont quitté cette campagne pour des régions plus prospères de l'Europe, des lieux où l'on trouve non seulement du travail, mais un emploi qui rapportera plusieurs centaines de dollars par mois et qui ne nécessitera pas de curer des étables, de faucher le foin, ni de manipuler des trayons de vache.

Les vivants peuvent revenir brièvement, pour un mariage, un baptême ou des funérailles, avec des bouteilles achetées au Duty Free de l'aéroport tintant dans des sacs en plastique. Mais à la vérité, les morts viennent plus souvent que les non-morts, à présent ; chaque année après les moissons, à en croire certaines histoires, ils marcheraient tant bien que mal dans les forêts, le long des routes à deux voies, à travers les champs fauchés à la recherche de réconfort dans un paysage offrant pour toute réponse des cordes à linge vides, des tombes mal entretenues et des neiges hivernales vierges de toute trace de pas.

Il était une époque où les vols migrateurs de cygnes de Bewick et de cygnes chanteurs faisaient halte chaque année dans les marais et les marécages environnants afin d'y passer l'hiver. Ainsi, la région a été baptisée en fonction de ces oiseaux : Gulbene, du mot letton *gulbis* (« cygne »). Situé à la limite orientale du pays,

à deux heures de la frontière russe, cet endroit a été le témoin de plusieurs siècles de migrations et de vols.

Certaines années, des membres de l'ordre des chevaliers Porte-Glaive, des émissaires du pape, ont joué les envahisseurs, avec leurs boucliers décorés d'images de crucifix et de lames affûtées, et leurs armures décorées de gouttes de sang païen. D'autres années, ce furent les hommes d'Ivan le Terrible, lancés au galop, rapières dégainées et torches à la main. Parfois, les Vikings, avec leurs barbes en bataille et leurs boucliers brandis, ou bien des soldats répondant à un roi suédois, la barbe taillée à la Van Dyck. Cependant, ce furent majoritairement des armées envoyées par les tsars et les tsarines, ou bien celles des kaisers. Puis, des hommes qui demandaient à être appelés Secrétaire général du Comité central du Parti communiste, ou Führer.

Jadis, les gens qui vivaient là ne se souciaient pas des différentes routes qui traversaient leur terre. Ils appelaient les chemins qui permettaient d'entrer et de quitter la région par un seul nom : les routes de la guerre.

Ces voies sont pour la plupart vides, de nos jours – l'on peut y circuler durant des heures sans croiser aucune autre voiture. Mais à certains moments, c'est comme si les voyageurs qui les ont empruntées se trouvaient là-dehors, toutes ces armées fantômes immobiles, avançant ou battant en retraite, leur présence suggérée par des bunkers en ruine couverts de graffitis dans les champs, et par la disparition brutale des arbres le long des routes – des arbres abattus pour bloquer l'avancée d'une armée en approche et jamais replantés malgré les décennies passées. Il résonne toujours en fond le bruit de leurs bottes fantômes, régulier comme les battements d'un cœur : toutes ces troupes venues de diverses époques, ces formations d'uniformes loqueteux et de membres manquants, défilant à travers la mémoire collective, en silence, inlassablement – les signes avant-coureurs de la fuite. Tout le monde court sur leurs traces et continue de le faire année après année, de génération en génération.

Je viens de ce lieu de fuite – moi, la fille, petite-fille et arrière-petite-fille de gens qui ont autrefois vécu le long des routes de la guerre, et fini par éprouver leur effroyable attrait. Les événements que ma famille a traversés dans ce lieu se sont déroulés bien avant ma naissance. Mais je sais, aujourd’hui, que mon existence a commencé à l’instant où les routes ont réclamé les miens. Que lorsqu’elles les ont poussés à quitter leur terre natale et à se disperser – certains vers l’ouest pour se retrouver parachutés au bord de l’océan, nommé « silencieux », dans leur ancienne langue, d’autres vers l’est, pour disparaître dans les territoires des bannis –, leur exil est devenu le mien, une part de moi au même titre que n’importe quel trait héréditaire, comme la myopie qui, alors que j’avais sept ans, réduisait ma vision du monde à la portée d’un bras devant moi. Tout ce qui s’étendait par-delà, peu importaient mes efforts, demeurait toujours perdu.

Cela m’a aidée, que l’on m’inculque la foi en l’existence de ce que je ne pouvais pas voir. Le langage et les histoires de mon enfance se référaient toujours à des lieux cachés. Et l’un de ces endroits se situait de l’autre côté de la mort. Voici ce que les vieux Lettons nostalgiques disaient : lorsque nous mourons, nous partons vivre dans un pays situé derrière le soleil. Ils ne le disaient pas à titre de superstition ou de mythe, mais par habitude, comme un réflexe né après des siècles de croyance désormais préservés dans des figures de style qui émergeaient généralement tard la nuit, quand les uns et les autres tanguaient sur leurs pieds et avaient les paupières lourdes à cause de l’alcool, comme dans *Un jour, nous nous retrouverons dans ce pays par-delà le soleil*.

Par-delà le soleil, la vie ne serait pas tellement différente. En fait, là-bas, nous ferions les mêmes choses : les agriculteurs morts s’occuperaient de vaches mortes que des chiens morts rassembleraient en troupeaux. Des enfants défunts iraient à l’école pour suivre l’enseignement de professeurs décédés, qui rapporteraient leurs copies à corriger chez eux, dans des immeubles habités par

des trépassés. Des chats morts laisseraient des cadavres de taupes sur les pas de portes des défunts.

Par moments, cette idée me paraît l'une des plus étranges et magnifiques que j'aie entendues. À d'autres, imaginer un monde parallèle où chacun se comporterait comme à la maison en essayant de s'accrocher à la forme physique et aux souvenirs de ce foyer m'attriste infiniment. Mais ce n'est pas « la maison ».

Et là, depuis cette tristesse, je m'aperçois que je ne décris plus les morts. Je nous décris nous et la vie, celle que nous avons menée dans cette petite maison de guingois que nous partageons ma grand-mère, Livija, mon grand-père, Emils, et moi.

Je me rappelle encore la façon dont la maison s'esquivaît, comme quelqu'un qui aurait essayé de se cacher ; le prunier qui laissait ses fruits gorgés d'eau s'entasser sur la pelouse de devant ; le sol et les murs en terre de la cave... Et cependant, j'hésite à dire que j'y ai grandi. Peut-être serait-il plus exact de convenir que j'y ai appris l'existence de notre véritable foyer, celui que nous ne pouvions plus voir, mais qui nous convoquait par-delà le bourdonnement des usines à papier, l'unique flèche perpétuellement crachante de la fonderie qui transformait l'herbe des pelouses environnantes en une chartreuse aussi fascinante que perturbante, et les conteneurs de bateau empilés – en tôle ondulée bleue, jaune et rouge – qui délimitaient désormais notre horizon connu.

Notre véritable foyer, à en croire les histoires, dont celles que ma grand-mère me lisait le soir dans un exemplaire des *Contes* de Grimm au dos cassé maintenu par du ruban adhésif, se trouvait beaucoup, beaucoup plus loin, dans le domaine des cygnes, mais nous ne pourrions jamais le regagner. De même, personne de ce monde-là ne venait nous rendre visite pour nous rappeler ceux que nous étions et d'où nous venions – même si un jour, la grand-mère de ma mère s'est présentée chez nous plusieurs années après son décès, et à plus de huit mille kilomètres du lieu où il s'était produit. Mais seule ma grand-mère l'a vue. Elle a émergé de la

INARA VERZEMNIEKS

Mémoires des terres de sang

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Alexandra Maillard

«L'on prétendait, dans cette région où ma grand-mère était née, qu'à un moment chaque année, les morts rentraient chez eux», écrit Inara Verzemnieks dans ce récit déchirant de guerre, d'exil et de reconstruction de soi. Mais ceux-ci sont-ils vraiment partis? L'auteure a grandi à Tacoma, État de Washington, entre deux mondes, entourée de fantômes, dans les récits et les silences d'une grand-mère ayant fui sa Lettonie natale, envahie par les troupes soviétiques après la Seconde Guerre mondiale. Toute son enfance fut captive des rituels de cette Lettonie perdue, de ses cérémonies : salut au drapeau d'un pays devenu irréel, chants à l'église, camps de vacances l'été, dispersion sur les cercueils de sable letton entré clandestinement aux États-Unis. Sa grand-mère Livija et sa grand-tante Ausma ont été séparées, jadis. Livija est devenue une réfugiée, Ausma a été exilée en Sibérie, sous Staline : les deux sœurs ne se sont pas revues durant plus de cinquante ans...

Dans une boîte contenant les affaires de sa grand-mère, Inara découvre l'écharpe que Livija portait lors de son départ. C'est assez pour entreprendre le voyage jusqu'au village où sa famille s'est désagrégée, retrouver Ausma, percer certains silences, à commencer par l'enrôlement de son grand-père dans l'armée allemande, là où les juifs furent massacrés par dizaines de milliers.

Si le passé nous échappe, nous ne pouvons pas, nous, lui échapper, constate l'auteure tandis qu'elle s'enfonce dans la noire beauté de ce pays marqué par le malheur, les guerres, la culpabilité : un long chemin au plus intime de soi, sur l'exil, les pièges et les douleurs de l'identité, et cette demeure, alors, que devient la littérature – qui nous vaut un texte bouleversant, lyrique et somptueux...

Inara Verzemnieks enseigne la « non-fiction » à l'université d'Iowa. Finaliste du prix Pulitzer pour cet ouvrage, elle a reçu le Pushcart Prize et le Rona Jaffe Writer's Award.

Collection ÉTONNANTS VOYAGEURS dirigée par Michel Le Bris.



Mémoires des terres de sang
Inara Verzemnieks

Cette édition électronique du livre
Mémoires des terres de sang de Inara Verzemnieks
a été réalisée le 16 mai 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782842307042 – Numéro d'édition : 346479).
Code Sodis : U23135 – ISBN : 9782842307073.
Numéro d'édition : 346482.